

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

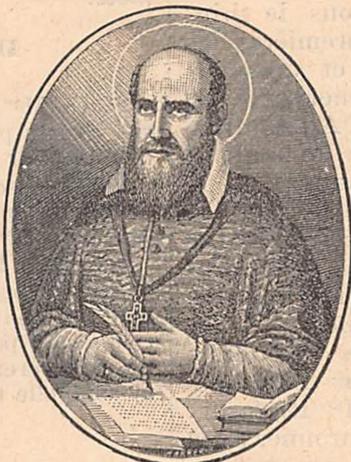
(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE.

Texte: Avis très important.

LES FÊTES EN L'HONNEUR DE MARIE AUXILIATRICE.

La neuvaine. — La solennité.

NICE: Patronage Saint-Pierre. — Ouverture d'un Patronage du dimanche. — Une grâce de saint Joseph.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO (Amérique du Sud). — Terre de Feu: *La Mission Saint-Raphaël*.

Les Œuvres de Don Bosco hors de France: *Don Bosco et le Séminaire d'Ischia*. — *Les Salésiens à Parme*. —

— *L'Orphelinat Saint-Jean Berchmans à Liège*.

A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES: *Glanes, Patagonie*. — *Chili*.

Grâces de Marie Auxiliatrice:

Bibliographie: *Vie du vénérable Cottolengo*.

Coopérateurs défunts.

Illustration: La coupole de l'église de Marie Auxiliatrice.



LES FÊTES

EN L'HONNEUR DE

MARIE AUXILIATRICE

Dans un très bel article intitulé *l'Auxiliatrice de Don Bosco* et publié à l'occasion de nos fêtes du 24 mai dernier, *l'Unità Cattolica* s'exprimait en ces termes: « Auguste Nicolas a écrit: *Honorer Marie c'est professer le christianisme dans son acte essentiel, dans l'acte de l'Incarnation.*

Don Bosco a honoré et fait honorer Marie.

Au centre de ces vastes constructions où la charité la plus ingénieuse, par l'éducation chrétienne et l'instruction professionnelle données à un millier d'enfants, prépare un remède efficace aux maux de la famille, de la société et de l'Église, s'élève, dominant avec une singulière majesté la grande coupole et la masse imposante de l'église, la céleste

AVIS TRÈS IMPORTANT.

La couverture du BULLETIN donne très exactement l'adresse de celles de nos Librairies où l'on trouve les ouvrages annoncés. Nous prions nos chers Coopérateurs de tenir compte de cette indication s'ils veulent être promptement servis. Presque tous les jours, de France ou d'ailleurs, on demande à l'Oratoire de Turin des ouvrages qui sont en vente dans nos Librairies de NICE, MARSEILLE ou LILLE. La nécessité de transmettre ces commandes à leur véritable destinataire entraîne des retards, des écritures, des complications et des frais, sans le moindre profit pour nos amis et avec quelque préjudice pour nos Œuvres.

Inspiratrice de l'homme extraordinaire qui eut nom Don Bosco. L'humble prêtre qui avait donné à Marie son cœur tout entier et Lui avait voué jusqu'à ses pensées, trouva toujours en Elle une consolation dans l'épreuve et un appui dans le besoin.

Mais il faut que découvriions le principe générateur, les causes premières des prodiges dont a été témoin et auxquels assiste encore notre siècle émerveillé. Le nom et la gloire de Marie Auxiliatrice sont inséparables du nom et de la gloire de Don Bosco. Il fut le champion et le héros de cette dévotion; et le peuple, qui a le sens exact des choses dans une mesure si étendue, le peuple a dit profondément vrai en appelant Marie Auxiliatrice la Madone de Don Bosco.

Et voilà qu'aujourd'hui la catholique cité de Turin, entraînée par l'exemple de son nouveau Pasteur, M^{sr} Riccardi, et sous sa conduite, vient couronner avec magnificence les fêtes du cinquantenaire des Œuvres salésiennes. Ces fêtes, inaugurées par les grandes cérémonies des 24, 25 et 26 mai 1891, brillèrent de toute leur splendeur durant l'Octave de solennités commencée le jour de la fête de l'Immaculée Conception; elles vont se clore maintenant au milieu des démonstrations triomphantes et filiales préparées par les Salésiens en l'honneur de Celle à qui ils doivent tout. C'est Elle, en effet, qui, après avoir été l'Inspiratrice de toutes les Œuvres de Don Bosco, les a soutenues de sa main puissante et les a amenées au point où nous les voyons, en les dirigeant à travers les mille difficultés dont les œuvres de Dieu ne furent jamais exemptes en aucun temps et en aucun lieu.

LA NEUVAINÉ.

Un véritable mouvement religieux a signalé la neuvaine. Les Sacrements ont été fréquentés et la prédication suivie avec un extraordinaire empressement de piété. Aux pieds de la statue de Marie Auxiliatrice, les fidèles se succédaient en si grand nombre, qu'il fallait une certaine bonne volonté pour arriver aux premiers rangs. Épinglées aux draperies du socle, quelques recommandations tracées sur d'étroites bandes de papier par une main inexpérimentée exposent naïvement des besoins de l'âme et du corps, puis demandent l'aumône d'un *Ave Maria*

aux multitudes qui défilent devant la Vierge de Don Bosco (1). Plusieurs de ces suppliques sont rédigées de la façon la plus touchante, mais toujours en peu de mots.

Un de nos confrères, D. Sammori, qui donnait le mois de Marie, a prêché matin et soir durant la neuvaine, avec entrain et piété.

Dimanche, 22 mai.

S. G. M^{sr} Leto, évêque titulaire de Samarie, assista pontificalement à la grand'messe, chantée par Don Rua.

Une masse chorale de plus de cent voix — ténors et basses — a parfaitement rendu une messe à deux chœurs, de l'abbé Mitterer.

Parmi la belle et bonne musique que comportait le programme de l'après-midi, signalons les nouvelles *Litanies* à quatre voix, composées pour la circonstance par un de nos confrères, le *maestro* Dogliani, maître de chapelle de l'Oratoire de Turin.

Lundi, 23 mai.

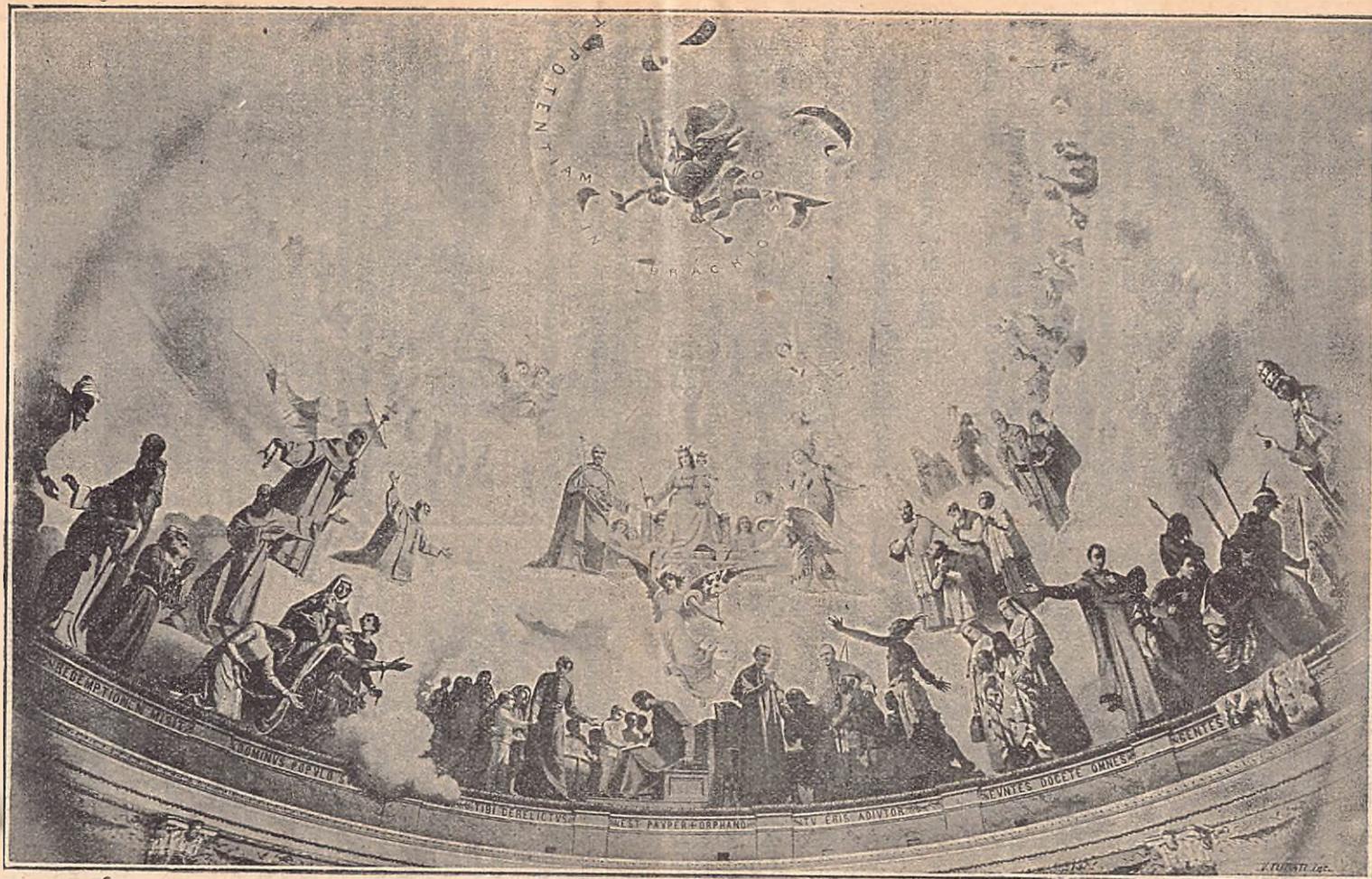
L'après-midi, à 3 h. 1/2, eut lieu la conférence des Coopérateurs. Un très nombreux auditoire a écouté avec le plus pieux intérêt les consolantes nouvelles qu'un des nôtres, D. Trione, délégué par Don Rua, put donner des Œuvres de Don Bosco.

La bonté de Marie envers les fils de Don Bosco, et l'appui qu'Elle leur assure en la personne des Coopérateurs, tel fut le thème de la conférence.

Plusieurs traits bien choisis produisirent sur l'assistance une profonde impression. M^{sr} Cagliari, de passage au Chili, a eu la joie d'adopter trois cents orphelins, victimes des guerres civiles qui ont désolé ce pays. Un fils de Don Bosco vient de s'ensevelir vivant au milieu d'une colonie de lépreux, dans la Colombie. Le conférencier donne lecture d'une lettre de notre héroïque confrère. Don Unia prie sa famille religieuse de lui obtenir la patience et la persévérance, pour le jour où la hideuse maladie commença à le dévorer lentement...

Dans une émouvante péroraison, Don Trione établit que le mérite des Œuvres salésiennes revient en grande partie à nos chers Coopérateurs.

(1) La très belle statue de 1^m.90, exposée cette année durant la neuvaine et le jour de la fête à la vénération des fidèles, est un don de nos Coopérateurs de Paris. Nos lecteurs savent que ce modèle est dû au eiseau de David d'Angers. Il a eu les honneurs du Salon. Pour avoir des reproductions en toutes grandeurs, s'adresser à M. l'Économe de notre Œuvre de Paris, 28, rue Boyer, Ménilmontant.



LEGLISE DE MARIE AUXILIATRICE A TURIN. — LES PEINTURES DE LA COUPOLE.

Partie située au-dessus du sanctuaire, en face de la grande porte.

Pour la description, voir le Bulletin de décembre 1891, p. 192-191.

Le 24 mai.

Solennité de Marie Auxiliatrice.

Comme les années précédentes, la foi vive et l'ardente piété des chrétiennes populations du nord de l'Italie se donnent libre carrière en ce jour béni. Ce sont de véritables foules qui s'approchent des sacrements durant la matinée et jusque vers onze heures. — Les membres de l'Association de la *Jeunesse catholique* de Turin parcoururent les rangs pour recueillir les offrandes des fidèles. L'église semble heureuse de paraître dans le triomphe de sa décoration harmonieuse et riche, devant ce peuple si bien fait pour en goûter les beautés et pour communiquer son enthousiasme à sa prière.

S. G. M^{sr} Riccardi, archevêque de Turin, officia pontificalement.

On chante, à plus de trois cents voix, la *Missa solemnis* de Cherubini. Un artiste distingué, le *maestro* Remondi, si dévoué à Don Bosco, tient l'orgue ce jour-là. L'*Introït* et les autres pièces liturgiques sont parfaitement exécutés en chant grégorien.

Le soir, S. G. M^{sr} Manacorda, évêque de Fossano, prononçait le panégyrique de Marie Auxiliatrice. *Quando appendebat fundamenta terræ, cum eo eram cuncta componens, et delectabar per singulos dies.* — Quand Dieu jetait les fondements de la terre, j'étais avec lui organisant toutes choses, et je me réjouissais chaque jour.

Marie Auxiliatrice était avec Don Bosco lorsqu'il fondait l'Œuvre salésienne et à mesure que cette Œuvre prenait les développements admirables qui réjouissent l'Église de Dieu. Marie a été l'Inspiratrice de Don Bosco dans les arts, dans les sciences, dans la religion. Marie a été la céleste Auxiliatrice qui l'assista dans ses innombrables entreprises; c'est Elle qui conduit, comme par la main, les fils de Don Bosco jusqu'aux extrémités de la terre. Marie est la puissante Auxiliatrice qui veillera toujours sur les Œuvres de Don Bosco, et qui les fera croître de plus en plus, avec grand profit pour l'Église, pour le salut des âmes et le bien de l'humanité.

La simple énumération de ces pensées dit éloquentement que cette parole épiscopale, animée d'un souffle de foi, a été une fête pour l'esprit des auditeurs et un aliment à leur piété.

Monseigneur l'Archevêque de Turin, qui avait assisté pontificalement aux vêpres, donna la bénédiction du T. S. Sacrement. Notre-Seigneur a dû bénir avec une royale bonté la foule immense qui était venue fêter de toute sa dévotion filiale l'auguste Mère de Jésus, la Reine du ciel, la puissante Auxiliatrice des chrétiens.

Mercredi, 25 mai.

Le matin eut lieu le service solennel d'usage pour nos Coopérateurs et pour les membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice rappelés à Dieu durant l'année.

L'après-midi fut agréablement et saintement rempli par une séance littéraire et musicale, toute entière en l'honneur de la Madone de Don Bosco. Dans le programme, aussi intéressant que varié, nous relevons, outre un petit dialogue en français, la récitation de la *Salutation angélique* dans les langues suivantes: sanscrit, hébreux, arabe, grec, allemand, anglais, espagnol et français. En quelques mots vivement applaudis, Monseigneur de Fossano, qui présidait, voulut bien dégager de cette touchante démonstration l'idée surnaturelle qui en était l'âme: un filial amour de la Vierge de Don Bosco.

Jedi, 26 mai.

Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le dernier jour de nos fêtes vit une foule considérable accourir aux offices.

Don Sala, économe général, chanta la grand'messe, à laquelle M^{sr} Manacorda assistait pontificalement. Les chœurs imposants dont nous avons parlé répétèrent la messe de Cherubini.

Le soir, M^{sr} Bertagna, évêque titulaire de Capharnaüm, donna le salut du T. S. Sacrement. Les dernières harmonies dont résonna l'église constituent une des meilleures compositions de M^{sr} Cagliero; nous voulons parler de son grandiose *Tantum ergo* à quatre voix.

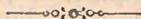
Nous n'espérons pas avoir donné à nos lecteurs une idée suffisante de ces jours de joie sainte, d'ardeur efficace, de piété tendre et profonde; on ne décrit guère les choses qu'il faut surtout sentir pour en pénétrer le sens divin et en goûter la céleste douceur. Mais si nous avons semé en quelques cœurs le désir de voir de près ces triomphes de la Madone de Don Bosco et de venir chercher une grâce dans un sanctuaire où Elle les prodigue avec une maternelle générosité, nous aurons préparé aux âmes des faveurs incalculables, parce que nous aurons donné à Marie Auxiliatrice quelques obligés de plus, c'est-à-dire autant d'apôtres fortifiés dans leur foi, généreux dans leur reconnaissance, infatigables dans leur dévouement.



NICE

PATRONAGE SAINT-PIERRE

Ouverture d'un Patronage du dimanche. — Une grâce de Saint-Joseph.



Période d'attente. — Une heureuse idée.

On sait quel bien sont appelés à faire aux enfants du peuple les Patronages du dimanche. Depuis trois ans, nos confrères de Nice étaient en quête d'un local où cette œuvre régénératrice de la classe ouvrière pût être installée; mais leurs efforts étaient restés sans succès.

Dans la conférence faite par Don Rua à la réunion plénière des Comités protecteurs du Patronage Saint-Pierre, le 18 mars dernier, notre vénéré Père eut l'heureuse et sainte idée, nos lecteurs se le rappellent, de confier la réussite de cette affaire à saint Joseph, patron des ouvriers chrétiens. A cet effet, il recommanda à tous les membres du Comité de réciter chaque jour, jusqu'à la fin du mois de saint Joseph, et avec la ferme confiance d'être exaucés, trois *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* en l'honneur du glorieux époux de Marie; un *Salve Regina* en l'honneur de Marie Auxiliatrice; enfin un *Pater*, *Ave* et *Requiem* pour Don Bosco.

Saint Joseph prit tellement à cœur cette fondation, qu'avant la fin du mois le local tant et depuis si longtemps désiré, était enfin trouvé. Les dernières difficultés étaient aplanies, et le 1^{er} avril Don Cartier signait un bail de neuf ans.

Prise de possession.

Avant de quitter la France pour rentrer à Turin, Don Rua eut la consolation de prendre solennellement possession de ce nouveau Patronage, où bien des âmes d'enfants trouveront un préservatif contre le vagabondage particulièrement pernicieux des dimanches et jours de fêtes.

Le 6 avril, vers neuf heures du matin, M. le curé de la paroisse du Port, MM. les membres du Comité protecteur du Patronage Saint-Pierre, Don Rua, Don Cartier, directeur de notre internat de la place d'Armes, et Don Fasani, économiste de la Maison (1), se trouvaient réunis sur l'emplacement du nouvel Oratoire pour le visiter et en prendre possession.

Après s'être minutieusement rendu compte du parti que l'on pouvait tirer du local,

(1) Don Fasani dirigera le nouveau Patronage.

Don Rua adressa la parole à l'assistance. Il retraça toutes les difficultés vaincues et puis, après avoir rappelé, en termes émus, que cette fondation est due à la paternelle intercession de saint Joseph, il plaça le nouveau Patronage sous le vocable de ce glorieux Patron de l'Église catholique.

Le local.

Le local comprend une cour et deux hangars, dont un servira de chapelle. Le tout dans un dénûment si vrai, que le visiteur pense comme nécessairement à la grotte de Bethléem, où l'Enfant-Jésus et sa divine Mère trouvèrent une si pauvre hospitalité. — Puissent les fils de Don Bosco attirer dans ce centre d'action chrétienne des âmes nombreuses, pour leur apprendre à connaître, à aimer et servir Celui qui pour notre amour a daigné se faire pauvre et petit, comme les enfants auxquels est destiné le Patronage Saint-Joseph.

Bénédictio et inauguration.

La fête du Patronage de Saint-Joseph était une date tout indiquée pour la solennité liturgique de la prise de possession. Voici le compte-rendu de la cérémonie, tel que nous le trouvons dans un très bon journal de Nice :

Dimanche dernier a eu lieu l'inauguration du nouveau Patronage que l'Œuvre de Don Bosco vient d'établir à côté de l'église du Port, pour les enfants de ce quartier.

Une foule nombreuse se pressait dans le local destiné à recevoir les enfants, au milieu des matériaux et des échafaudages qui l'encombrent encore. On a tenu, en effet, sans attendre qu'il soit complètement aménagé, à l'inaugurer le jour du Patronage de saint Joseph sous le vocable duquel il a été placé. M. le curé Mallet, dans un langage élevé qui a vivement impressionné l'assistance, a fait ressortir toute l'importance de l'œuvre de la protection de la jeunesse au double point de vue social et chrétien. Il a remercié en même temps les Pères Salésiens d'apporter dans sa paroisse un élément aussi puissant de moralisation. M. le curé a procédé ensuite, entouré de son clergé, à la bénédiction de la cour et des constructions très simples que l'on a édifiées.

Les travaux seront terminés dans peu de jours, et avant la fin de ce mois le Patronage sera ouvert. Toutes les familles du quartier du port, où la foi est restée profonde, seront heureuses d'y envoyer tous les dimanches leurs enfants. Elles les mettront ainsi à l'abri des dangers de la rue, en même temps qu'elles leurs assureront des amusements honnêtes dans un milieu chrétien.

Nous aussi, nous remercions les Pères Salésiens de poursuivre avec tant de sollicitude l'œuvre de la préservation de l'enfance à laquelle ils se sont consacrés, et qui leur a acquis depuis de longues années déjà à Nice de si profondes sympathies (1).

(1) *L'Indépendant des Alpes Maritimes* du 10 mai 1892.

Les besoins du Patronage Saint-Joseph.

L'appropriation du local dont nous avons parlé n'ira pas sans un surcroît de dépenses à la charge de notre Maison de la place d'Armes; mais l'œuvre est bonne, elle s'imposait au milieu de toute cette population enfantine dont l'éducation religieuse est à prendre par la base. Nous avons donc pleine confiance que les âmes généreuses de Nice soutiendront de grand cœur cette entreprise de salut.

Actions de grâces.

Nos premières actions de grâces doivent aller à la Providence, qui s'est manifestée de la façon la plus évidente et la plus touchante aussi, en toute cette affaire.

Mais nous ne pouvons oublier aucun des mandataires dont Elle s'est servie pour établir le nouveau Patronage.

Nous avons nommé M. l'abbé Mallet, curé du Port, dont la sympathie et le dévouement ont si fort avancé les choses; le Conseil particulier des Conférences de Saint-Vincent de Paul, qui a voté les fonds nécessaires pour les frais de location de la première année; enfin tous les membres des Comités protecteurs de notre Œuvre à Nice, qui ont travaillé avec nous à cette fondation. Le concours généreux et empressé de tous ces dévouements, après avoir donné naissance au Patronage Saint-Joseph, en assurera désormais, et dans une large mesure, l'existence et la prospérité.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

TERRE DE FEU

LA MISSION SAINT-RAPHAEL.

(Suite) (1)

Ile Dawson, 18 avril 1891.

Singulier dialogue —

La science de l'arbre... généalogique chez les Indiens.

A mon arrivée dans cette île, je vis accourir à ma rencontre un petit Indien, alerte, de 12 à 13 ans, qui, me serrant la main avec naïveté: — *Buenos días, Padre* — me dit-il en bon castillan — *¿Cómo está?* (comment

(1) *Bulletin* de juin 1892.

allez-vous?) — et sans attendre la réponse continua: — *Bueno, gracias* (très bien, merci). — Il me prit envie de rire, et je me dis: on voit qu'il a bien appris sa leçon. Bravo! — Mais tandis que j'étais environné d'une multitude qui me reconnaissait parfaitement à un an d'intervalle, et qui riait encore de ce que je m'étais égaré dans les bois, je demandai à une jeune femme si l'enfant qu'elle tenait par la main était son frère: — *Non*, me répondit-elle promptement et avec un grand sérieux, *c'est ma mère!!!* — Pauvre femme! Et qui sait combien de temps il lui avait fallu pour retenir une réponse si difficile!

Nos bons Indiens ont déjà appris les premières notions de notre sainte religion, les prières du matin et du soir; et ce ne fut pas sans émotion que je les entendis chanter à l'unisson et avec goût trois ou quatre cantiques. On ne peut qu'admirer le maintien qu'ils gardent dans la maison de Dieu et l'attention qu'ils apportent aux divins mystères et à l'explication du catéchisme. Le premier dimanche qu'il me fut donné de les voir, j'en fus profondément édifié.

Lanterne plus que magique.

Le soir de ce premier jour de fête, 5 avril, je voulus les régaler d'un spectacle nouveau. J'avais apporté avec moi de Puntarenas une lanterne magique et un petit orgue de Barbarie. C'en fut assez pour les faire rire, sauter, danser et gambader; ils étaient tout ébaudis, hors d'eux-mêmes. Leur joie était complète, et leur curiosité très piquée. Les figures sur verres représentaient presque toutes des scènes pieuses. Quel plaisir de voir tous ces personnages se succéder les uns aux autres! Ce n'étaient qu'exclamations, qu'interrogations! A chaque groupe qui se présentait, je leur en donnais une courte explication; mais dès qu'ils aperçurent l'*Ecce Homo*, je n'eus pas le temps de parler: ce fut un cri unanime d'allégresse: *Jésus! Jésus! el Salvador!* Scène attendrissante! C'étaient de publiques actions de grâces, des paroles de reconnaissance que ce pauvre peuple envoyait au Dieu qu'il commençait à peine à connaître. Oh! comme Jésus les aura accueillies!... Combien son cœur a dû s'attendrir! Toute cette soirée fut splendide et récréative au dernier point pour nos chers Indiens.

On avait annoncé que le lendemain on ferait une cérémonie solennelle dans la nouvelle petite église: on devait bénir et placer les stations du Chemin de la croix. Il ne manqua pas un indigène: tous voulurent y assister du commencement à la fin.

Ce que dit une croix.

Le 7 avril, je me rendis avec Don Pistone à l'extrémité de l'île, où nous avons une maison succursale, dirigée par deux bergers qui ont la garde des troupeaux. La route

se fait en partie dans le bois, à travers des fourrés et des marais profonds, et en partie sur la plage sablonneuse; nous mimes sept heures à cheval pour la parcourir. La maison est dans une position des plus agréables. Elle s'élève sur les rives pittoresques d'un lac aux eaux douces et limpides, sur lesquelles prennent leurs ébats des centaines de *patos* (canards sauvages) et de *quaiques* (coqs d'Inde); elle est environnée de forêts toujours verdoyantes, animées par les chants doux et variés de milliers d'oiseaux; on dirait un paradis terrestre. Les *patos* et surtout les *quaiques* qui émigrent dans la saison rigoureuse, se multiplient à l'infini: les œufs que nous trouvons tous les jours dans les buissons environnants se comptent par centaines. A la pointe de l'île sont dispersés çà et là sept autres petits lacs ayant chacun deux kilomètres de tour. A l'époque de la crue des eaux, ils déversent par des rigoles leur trop-plein dans la mer, fertilisant et couvrant de pâturages le bras de terre qui les sépare de l'Océan.

Le but de notre voyage à l'extrémité de l'île était de reconnaître le lieu du naufrage du cutter *Dora*, et d'y placer une croix pour rappeler le souvenir de notre pauvre confrère J.-B. Silvestro, qui se noya à cet endroit il y a deux ans, tandis qu'il cherchait à se soustraire aux fureurs des sauvages de l'île. Le 9 avril, de grand matin, après avoir célébré la sainte messe, nous nous mimes en route. Nous avions pris pour guide le gardien de la maison, qui se faisait suivre de deux chiens énormes. Il nous disait que l'aller et le retour ne nous prendraient guère que quelques heures; mais midi arriva et nous n'étions encore qu'à moitié chemin. Fatigués et aiguillonnés par la faim, nous fimes halte près d'un petit ruisseau aux eaux limpides, pour prendre un peu de nourriture.

Les provisions que nous avions apportées auraient suffi pour le dîner de trois, mais nous avions là nos deux mâtins qui nous regardaient d'un air suppliant et semblaient vouloir nous dire qu'ils étaient décidés à nous imiter: nous résolûmes donc de faire cinq parts de notre dîner, et de nous abandonner à la Providence. Or, la Providence, toujours bonne, vint en effet à notre secours. Enfin, après douze heures de marche, vers le soir, nous arrivâmes sur les lieux!... Tristes lieux! C'était un petit bois qu'une colline environnait de tous côtés, excepté du côté du levant. C'est là que nous devions passer la nuit. Notre guide s'occupa de ramasser du bois mort pour faire chauffer un peu d'eau, et pour garder le feu allumé toute la nuit. Don Pistone et moi nous allâmes à la pêche; elle fut abondante. Nous mangeâmes des poissons crus, cuits à l'eau ou rôtis sur la braise; il nous parurent tous excellents: il est vrai que l'appétit les assaisonnait et leur don-

nait une saveur toute particulière. Les deux chiens eux-mêmes en mangèrent à satiété. Cependant la nuit était venue. Il s'agissait de dormir. Nous n'avions ni peaux ni couvertures, ni quoi que ce soit pour nous servir de lit. Que faire? Pour nous protéger contre l'humidité, nous étendons partout des branches sèches, la selle du cheval nous sert d'oreiller, nous nous recommandons à notre ange gardien et nous attendons le sommeil. Peine perdue. Notre lit moelleux et notre doux oreiller nous endolorissent les membres et nous meurtrissent la tête; ajoutez à cela une fraîche bise, ensuite une pluie torrentielle, enfin un vent impétueux: en somme, impossible de fermer l'œil de toute la nuit.

Dès l'aube, plus fatigués que la veille, nous sellons nos montures, et nous nous acheminons vers la plage. Quel désolant spectacle!... Qui sait combien de navires sont venus échouer sur ces bords?... Tables, caissons, échelles, avirons, débris de goëlettes, épaves de bateaux, poutres cerclées de fer, cordages, etc., le tout amoncelé pêle-mêle avec des troncs d'arbres déracinés par les vents, jetés dans les flots, et rejetés encore par la vague!...

C'est ici que se noya notre pauvre confrère Jean Baptiste Silvestro, le 21 septembre 1889, jour rendu célèbre par la terrible insurrection de ces sauvages.

— Ame sainte, qui pour une si noble cause as succombé sur cette terre inhospitalière, intercède pour les pauvres Indiens de l'île Dawson. Obtiens-leur à tous d'arriver à la connaissance du vrai Dieu, et de goûter les bienfaits de la civilisation, que tu veules leur porter en compagnie de tes frères. —

Prenant deux traverses de bois, nous les portons sur le sommet du monticule le plus voisin, et nous les élevons en forme de croix. Après l'avoir bénite, nous récitons le *De profundis* et nous laissons ce lieu rempli de tristes souvenirs. La croix porte cette simple inscription: — *Ici fit naufrage le cutter Dora et périt dans les flots J.-B. Silvestro, catéchiste, missionnaire salésien, 21 sept. 1889.*

Une visite — Nouveaux chrétiens.

Le 14, abordèrent dans l'île avec la goëlette *Express* plusieurs bienfaiteurs et bienfaitrices du Chili, venus pour visiter la Mission. On remarquait parmi eux l'illustre famille Wilnes, de Valparaiso, qui, après avoir admiré les progrès que l'on avait réalisés en si peu de temps, voulut bien laisser une grande quantité de vivres et de vêtements à distribuer aux Indiens. La visite de ces personnages nous détermina à donner le baptême à dix-sept adultes, préparés depuis quelque temps. L'occasion était favorable: en choisissant pour parrains nos visiteurs, on leur donnait un nouveau motif de faire du bien

à ces malheureux. En effet, nos excellents amis du Chili acceptèrent la proposition et le lendemain, 15 avril, eut lieu la cérémonie du baptême. Les nouveaux chrétiens prirent les noms et prénoms de leur parrain.

Cette circonstance donna lieu à quelques épisodes plaisants que je veux narrer ici : ils serviront du moins à montrer jusqu'où va encore la grossièreté et la rudesse des Indiens de Dawson, après avoir reçu pendant un an et demi des leçons de politesse de la part des missionnaires.

Délicatesses indiennes.

Tandis que l'on faisait dans la chapelle les préparatifs pour la cérémonie et que la cloche nous réjouissait par ses joyeuses volées, les nobles visiteurs s'occupaient sur la place à distribuer divers objets de lingerie à ceux qui accouraient à la maison de Dieu. Or il advint que madame Elvire Wilnes, en même temps qu'elle distribuait des châles, des tabliers, des mouchoirs, donna aussi des bagues rouges. La première qui reçut ce modeste bijou, prenant la bague pour une friandise, au lieu de la passer à son doigt, l'engloutit dans sa bouche, et lui donna de tels coups de dents que si la bague n'eût été en os très dur, elle l'aurait réduite en morceaux. Inutile d'ajouter que les rires éclatèrent : l'Indienne seule, stupéfaite, ne pouvait découvrir le motif de cette hilarité.

Une autre Indienne se présenta portant dans ses bras un petit enfant de deux ans. Ce bébé, outre qu'il était difforme, trapu et horrible comme le sont tous les sauvages ses frères, petits et grands, était couvert de la tête aux pieds d'une peau noire, formant plusieurs couches, superposées apparemment depuis plus de vingt mois ; une de ces dames s'approchant de l'Indienne, se permit de lui faire observer que l'enfant devait être lavé, et l'engagea faire au pauvre petit un bout de toilette.

Celle-ci, qui n'avait jamais vu que les animaux faire la toilette de leurs petits, imita les soins maternels de l'ourse pour l'ourson, et (*horresco referens*) promena sa large langue sur le visage du petit monstre, en ayant l'air de se délecter délicieusement.

Nous ne nous arrêterons pas à croquer d'autres scènes de mœurs indiennes : la pensée seule de ces délicatesses à rebours nous soulève le cœur.

Et cependant le missionnaire doit subir toutes ces horreurs et être témoin de scènes encore plus dégoûtantes.

Gare aux estomacs trop sensibles ! Malheur aux palais délicats ! Malheur à qui n'a pas une forte dose de patience et de... stoïcisme !

Nos généreux visiteurs chiliens écoutèrent avec plaisir ces grossiers sauvages chanter les louanges du Seigneur. Ils voulurent aussi

les entendre exécuter des chants indiens : nous renonçons à décrire ces accents : ils n'ont pas précisément le don d'attirer les rochers, comme la musique d'Orphée. Toutefois nos bienfaiteurs voulurent bien se montrer satisfaits, prodiguant leurs éloges et encourageant les fils de Don Bosco et les Filles de Marie Auxiliatrice à poursuivre leur œuvre de régénération.

Moisson blanchissante.

L'hiver prochain, nos confrères ont l'espérance de pouvoir retenir et garder à la Mission une quarantaine de sauvages qui vont et viennent, ne pouvant se résoudre à abandonner leur vie nomade. Que le Ciel le veuille !

De cette façon, au printemps, la Mission verrait s'augmenter le nombre de ses convertis !

Je voudrais parler encore d'une autre excursion de Don Pistone à la baie Loma, au S.-O. de l'île, où se tiennent retirés des Indiens sauvages. Malgré leur grossièreté, ils savent pourtant se choisir des positions admirables : on dirait des forteresses inexpugnables. Ce sont des bois très épais, non loin de la mer, et défendus contre les vents par des collines peu élevées. Cinq ou six pieux d'un mètre de hauteur, placés en demi-cercle et recouverts de peaux ou de haillons, forment toutes leurs habitations, sous lesquelles ils doivent se tenir couchés ou tout au plus assis. Devant leurs tentes, ils allument toujours de grands feux. Lorsqu'ils voient s'approcher un inconnu, ils lui lancent des flèches, ou ils prennent la fuite s'il se croient trop faibles pour résister.

Mais je m'arrête, car je vois que je dépasse les bornes.

Vénéré Don Rua, les missionnaires de l'île Dawson vous envoient leurs profonds respects et se recommandent à vos prières.

Recevez aussi, Père bien-aimé, l'expression de mes sentiments respectueux et bénissez

Votre très affectionné fils en Jésus-Christ

M. BORGATELLO
prêtre de Don Bosco.

LES ŒUVRES DE DON BOSCO

hors de France

ITALIE.

Don Bosco et le Séminaire d'Ischia. — Nous aurions voulu signaler plus tôt une solennité célébrée au Séminaire d'Ischia en l'honneur de Don Bosco.

Dans cette île, connue au loin depuis le trem-

blement de terre qui vint la désoler voilà quelques années, la mémoire de notre bien-aimé Père est en singulière vénération. C'est au point que la séance littéraire et musicale donnée par les séminaristes, il y a quelques mois, à l'occasion de la distribution des prix, a été tout entière consacrée à chanter Don Bosco, sa vie et ses œuvres.

Le discours d'ouverture, prononcé par un des professeurs, démontra avec autant d'érudition que d'éloquence combien Don Bosco a laissé loin derrière lui tous les pseudo-éducateurs du peuple, et avec quel succès il a pratiqué l'art difficile de donner à la société des citoyens honnêtes, laborieux et pacifiques.

Sur ce thème magistral, les séminaristes brodent un éloge complet où la prose, la poésie et la musique se donnaient le mot pour varier le point de vue, obtenir des effets délicats, satisfaire le sens artistique si développé chez ces populations méridionales, en un mot pour toujours charmer en édifiant toujours (1).

Monseigneur Candido, évêque d'Ischia, présidait. La nombreuse assistance, où l'on remarquait toutes les Autorités et l'élite de la population de l'île, n'a pas ménagé les applaudissements aux vingt séminaristes qui ont reçu, des mains de Sa Grandeur, une médaille d'argent, en témoignage de leur application et de leurs succès. (*D'après une correspondance de l'UNITÀ CATTOLICA*).

Les Salésiens à Parme. — Nos lecteurs n'ont pas oublié que les fils de Don Bosco dirigent à Parme un Institut prospère, tout en administrant la paroisse de Saint-Benoît.

En mars dernier, une neuvaine prêchée par deux de nos confrères prépara les enfants et les fidèles à trois solennités. Il s'agissait de fêter saint Joseph, saint François de Sales et saint Benoît.

Matin et soir, à 6 1/2, il y eut sermon pour tous les fidèles; le soir, à 8 h. 1/2, prédication pour les hommes seuls, qui répondirent avec empressement à l'invitation écrite à eux envoyée par leur curé.

Quelques amateurs de désordre essayèrent de troubler les offices; mais les auditeurs eux-mêmes se chargèrent de les mettre à la raison; l'Autorité ayant pris de son côté avec un louable empressement les mesures nécessaires, l'incident n'eut pas de suites.

La gracieuse église de Saint-Benoît, richement décorée, vit accourir nombreux et fervents, durant les trois jours de fête, des fidèles saintement avides

(1) Le programme de la séance mérite d'être mentionné, parce qu'il dit à quel point Don Bosco a été le centre de cette magnifique démonstration religieuse et artistique. On ne reprochera point aux titres suivants de n'être pas suggestifs. — DON BOSCO. *Hymne d'ouverture*. — DON BOSCO ET SES GAMINS. *Poésie*. — LE CHOLÉRA ET L'ANGE DE LA CHARITÉ. *Canzone*. — DON BOSCO AUX PIEDS DE PIE IX. *Poésie en vers libres*. — DON BOSCO ET L'ITALIE. *Tercets*. — LA FÊTE DE SAINT-NICOLAS DE LOS ARROYOS. *Polymètre*. — DON BOSCO ET LE SCEPTRE. *Épigramme tryglotte*. — DON BOSCO ET LE DÉLIRE DU SIÈCLE. *Poésie en vers libres*. — LA MORT. *Canzone*... — DON BOSCO VIT! *Poésie grecque en vers saphiques, avec paraphrase en latin*. — LA FRANCE DU TRAVAIL AU TOMBEAU DE DON BOSCO. *Octaves*. — LE VŒU DE L'ÂME, *Poésie italienne en vers saphiques*.

des joies de la maison de Dieu. La musique était de celle qui porte à la prière. Aussi que de grâces a dû accorder la Vierge de Lourdes à cette multitude, dont les flots se pressaient au pied de son trône resplendissant de lumières!

La conférence des Coopérateurs et le panégyrique de saint François de Sales, donnés par Don Francesca, un des premiers enfants de Don Bosco, ont laissé dans les âmes un souvenir qui ne peut manquer d'être fécond en saintes œuvres.

La musique instrumentale du Patronage du dimanche, formée depuis peu, fit bravement son devoir.

Le jour de la Saint-Benoît, M^{sr} le Vicaire général voulut bien célébrer la sainte messe dans la paroisse salésienne et rompre aux fidèles le pain d'une parole toute de zèle et d'onction. Le soir, grâce à des transparents artistement dessinés, l'illumination de l'Institut permit aux spectateurs d'admirer les splendeurs architecturales des plus belles cathédrales d'Italie — Parme, Orvieto, Sienne, Milan, etc., etc.

M^{sr} l'Évêque, à cette époque assez fatigué pour tenir le lit, ne put que s'unir de cœur aux fils de Don Bosco.

BELGIQUE.

Liège. — L'Orphelinat Saint-Jean Berchmans le 24 mai. — Mardi passé, c'était fête à l'Orphelinat de Don Bosco au Bas-Laveu.

C'était la fête de la Vierge puissante dont Don Bosco a dit: « C'est Marie Auxiliatrice qui opère par Don Bosco; sans Elle Don Bosco serait un petit vicaire ignoré dans une pauvre paroisse du Piémont. »

En effet, c'est par le recours à la prière de Marie Auxiliatrice que Don Bosco a opéré toutes les merveilles qui remplissent sa vie; c'est auprès de cette trésorière généreuse qu'il a trouvé les ressources incalculables dont il a eu besoin pour fonder pendant sa vie quelques centaines de maisons et pour loger, nourrir, vêtir et former à toutes les carrières honorables ces milliers d'enfants qui, pendant cinquante ans, ont passé par ses maisons.

« J'ai toujours mis toute ma confiance en Marie Auxiliatrice, » c'était une des dernières paroles de Don Bosco.

Si l'on considère la grande place que tient dans la vie de Don Bosco sa confiance envers Marie Auxiliatrice, on comprend l'éclat inaccoutumé que les Salésiens donnent à cette fête (1).

A la messe du matin, une vingtaine d'enfants eurent le bonheur de faire leur première communion et de la recevoir des mains de M^{sr} l'Évêque (2).

(1) L'Orphelinat tout entier s'y était préparé par les exercices du mois de Marie et la neuvaine d'usage dans les Maisons de Don Bosco. Les quatre derniers jours de cette neuvaine ont été consacrés à la retraite annuelle. Deux Pères Rédemptoristes l'ont prêchée avec le plus consolant succès.

(2) La veille, D. Scaloni, directeur de l'Orphelinat, avait donné la soutane à deux novices belges.

La piété qui règne dans l'Orphelinat fait assez comprendre les dispositions de ces enfants; un costume neuf, un beau ciérge, même un brassard en soie blanche; tout était en harmonie avec la solennité du jour.

Au déjeuner, les petits héros entouraient la table d'honneur. On dit qu'une main charitable a fourni des brioches et même du sucre pour le café, article de luxe qu'on ne se permet guère à l'Orphelinat. Puisse cet exemple être souvent imité!

Au dîner, le réfectoire présenta véritablement un aspect de fête.

Monseigneur l'Évêque présidait, ayant à sa droite M^{sr} Falize, vicaire apostolique de Norvège, de passage en cette ville; à sa gauche M^{sr} Somers, vicaire général, qui avait chanté la grand'messe.

Les Sœurs de Marie Auxiliatrice s'étaient mises en train afin de bien servir le petit et le grand monde.

Le Supérieur nous disait que, depuis quinze jours, il avait précieusement gardé tout ce que la charité lui avait envoyé pour ses enfants.

A la table d'honneur il y avait quelques invités, puis les contremaitres, les chefs d'ateliers. Les Salésiens ont voulu prouver ainsi qu'ils estiment bien haut le travail et que le contremaitre occupe dans leur maison un poste de confiance.

Au moment des toasts, Monseigneur se félicita du bonheur de posséder en ce moment un Évêque missionnaire dans cette maison d'où doivent sortir non seulement des missionnaires prêtres, mais aussi des ouvriers qui auront par leur exemple, leur vertu, leur capacité professionnelle, une mission à remplir auprès des autres ouvriers.

L'assemblée fut agréablement surprise par la bonne nouvelle que le Saint-Père venait de nommer chevaliers de l'Ordre de Pie IX M. le chevalier de Lance, insigne bienfaiteur de la Maison, et M. J. Dallemagne, qui met ses talents, son temps et son cœur à la direction des travaux.

M^{sr} Falize eut la réplique très heureuse:

« Le Pape n'accorde pas de décoration aux évêques, dit-il, sans cela Monseigneur l'Évêque de Liège eût reçu la plus grande. Mais il y a d'autres décorations qu'on ne porte pas à la boutonnière: elles ne sont pas d'une moindre valeur. J'ai vu le Saint-Père, je lui présentai un élève belge du Collège Germanique. Le Saint-Père lui demanda: De quel diocèse êtes-vous? — Du diocèse de Liège, répondit-il. — Ah! dit le Pape, je m'en réjouis, vous avez un grand évêque, un évêque apôtre. — Voilà, dit M^{sr} Falize, la décoration du Pape. »

De chaleureux applaudissements accueillirent ces paroles.

A 3 h. 1/2, Monseigneur l'Évêque assista aux complies chantées par M. l'abbé Chaillet, alternant avec le chœur des enfants. M. l'abbé Lucas rappela en quelques mots que, si tout chrétien doit aimer et invoquer la Sainte Vierge Marie pour se sauver,

les enfants de Don Bosco doivent l'aimer plus tendrement et l'invoquer avec une confiance sans bornes sous son glorieux titre de Marie Auxiliatrice. Après quelques morceaux de chants parfaitement enlevés, Monseigneur donna la bénédiction.

Le soir, à 8 h. 1/2, clôture de la fête.

De nombreuses lampes vénitiennes illuminaient la grande cour.

Contre la façade se dressa l'autel, ou plutôt le trône destiné à Marie Auxiliatrice. Au-dessus de l'autel, entre les monogrammes de la Sainte Vierge, brillait en grands caractères de feu le titre d'honneur: *Auxilium Christianorum*: Secours des Chrétiens.

Chantant des cantiques et portant des flambeaux, les enfants descendirent de la chapelle, précédant la statue de Marie Auxiliatrice portée par les contremaitres.

M. le chanoine Heuschen, assisté de deux novices salésiens, prémisses du diocèse, présida la cérémonie.

M. Guelin, curé de Sainte-Véronique, heureux et fier de posséder cette belle maison dans sa paroisse, engagea les enfants à aimer bien tendrement Marie leur Mère et se consacrer à elle. La formule de consécration fut lue par M. le chanoine Heuschen et redite par les enfants.

Après un dernier cantique, la procession se reforma pour reporter la statue à la chapelle.

Il y avait foule du côté de la rue Jacob-Makoy et près des Briqueteries. Cette foule, peu habituée jusqu'ici à ce genre de fête, témoigna d'un profond respect.

Cette première fête de Marie Auxiliatrice nous fait espérer de belles cérémonies dans le grand et beau sanctuaire qui lui sera consacré et dont nous espérons bientôt voir commencer les travaux.

Le secours de la Vierge puissante ne fera pas défaut.

(Le Pays de Liège du 29 mai 1892).

A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES.

PATAGONIE. — Deux mois de mission dans la vallée du Neuquen. — L'an dernier, D. Mathieu Gavotto adressait à M^{sr} Cagliero une intéressante relation que nous allons résumer. Elle a trait à une mission de presque deux mois, donnée dans la région des Cordilières, sur le vaste territoire de la future province de Neuquen, dont la superficie égale celle de la vallée du Pô. La relation est datée de Chos-Malal, capitale désignée de la province en voie de for-

mation. Ce poste de nos missionnaires, situé au pied des Andes, sur l'extrême frontière de la République Argentine, côté du Chili, se trouve à deux cents lieues de Carmen de Patagones, résidence du Vicaire apostolique.

I. — Le départ. — De Chos-Malal à Malbarco.

D. Gavotto se mit en route avec un tout jeune catéchiste. Outre les mules qui servaient de monture, d'autres portaient les bagages. Il faut quatre jours pour se rendre de Chos-Malal à Malbarco, par un chemin accidenté.

A midi et le soir, un peu de viande rôtie à la diable et arrosée de l'eau d'un ruisseau quelconque, restaurait tant bien que mal les deux voyageurs; une seule fois le repas fut presque un festin : ils eurent du pain et du fromage!... Le soir, autour d'un bon feu, étendus sur une peau de chèvre, ils dormaient avec ferveur sous la voûte étoilée.

Durant ces quatre jours, le missionnaire ne put célébrer qu'une fois chez un de nos bons amis, l'hôte de D. Milanesio — *il Padre Indio* — à l'époque des travaux de la route des lagunes. Nos lecteurs n'ont pas oublié que D. Milanesio, aidé de quelques ouvriers de sa trempe, a tracé puis exécuté une voie carrossable de cent cinquante kilomètres. Elle conduit de Chos-Malal aux deux lagunes où prend sa source le Rio Nehueve.

II. — La mission à Malbarco. — Un pas difficile. — Cimetière en plein désert.

A Malbarco, la demeure d'un digne chrétien, M. Ulloa, tout dévoué aux fils de Don Bosco, devint le centre de la mission. Bientôt, des gorges des Cordillères, et parfois de bien loin, on vit accourir bon nombre de fidèles affamés des choses de Dieu. Beaucoup d'entre eux eurent à cœur de faire une abondante provision de grâces et de ne s'éloigner qu'avec le missionnaire. La séparation fut touchante au dernier point; mais le prêtre doit poursuivre sa route pour reconforter d'autres âmes.

Roblecillo, situé à vingt kilomètres plus loin, attend son heure de grâces spirituelles. D. Gavotto se met en marche, entouré d'une multitude d'hommes et de femmes à cheval. Tout ce monde tient à accompagner le *Padre* jusqu'au Rio Malbarco, fleuve rapide, capable de jouer un mauvais tour au voyageur inexpérimenté. Mais le *Padre* ne court aucun risque. Une grande partie de son escorte entre dans l'eau avec lui, le soutient, le porte plutôt, guide son cheval et pousse vigoureusement l'homme et la monture vers la rive opposée.

Le missionnaire, toujours escorté, poursuit son chemin. Voici un cimetière, entouré d'une palissade serrée, qui empêche les éboulements, aux jours d'orage. Les pauvres gens qui dorment là, en plein désert, reposent sous la croix. Ils n'ont eu ni prêtre, ni sacrements, mais, disent les chrétiens qui accompagnent le *Padre*, « avec quelle joie ils eussent reçu les secours de la religion! » — Dieu est le meilleur des pères : il n'a pas pu ne point sauver ces âmes de bonne volonté.

Une prière sur ces tombes, d'où, nous l'espérons, au dernier jour, des élus se lèveront à la voix de l'ange.

Passons le Neuquén. Voici une immense gorge dont les pentes sont semées de misérables cabanes : c'est le Roblecillo — *le petit hêtre*.

III. — Une bonne famille. — La vallée charmante. — « Vutaleufu. »

La famille Javier tint à honneur de recevoir le missionnaire. Les exercices durèrent dix jours. De tous côtés, hommes et femmes accoururent en grand nombre pour s'occuper de leurs intérêts éternels. Les trois messes de Noël, dites séparément aux heures canoniques, réunirent une assistance considérable, qui s'approcha des sacrements avec ferveur. De véritables conversions furent constatées, à la grande joie du *Padre* et à la commune édification des fidèles.

M. Javier, sa femme et sa fille, voulurent être faits Coopérateurs. Et pour avoir plus souvent la visite du missionnaire, ils lui offrirent un très bon cheval.

Le surlendemain de Noël, D. Gavotto prenait congé de ses hôtes au milieu de l'émotion générale. Accompagné par M. Javier, il arriva après huit heures de voyage à Vutaleufu — *grand fleuve*. Les périls de tout genre qui environnent le voyageur, dans ces gorges sauvages, sont de tous les instants; aussi comme elle monte spontanée de son cœur l'action de grâces, lorsqu'il découvre les misérables cabanes où il va rencontrer des êtres vivants!

IV. — Mère modeste. — Une fleur de la solitude. — Perles cachées.

Vutaleufu est peu central. Ne voyant pas venir grand monde, Don Gavotto transporta son quartier général chez Madame Conception Spinoza, mère d'un de nos confrères en résidence à Viedma et catéchiste zélé. La digne veuve et ses quatre filles accueillirent le missionnaire avec bonheur. Deux de ces jeunes filles veulent servir Dieu dans la famille salésienne; elles attendent la venue de leur frère, Manuel Mendez, pour entreprendre le voyage de Viedma — deux cents lieues — et entrer au noviciat des Filles de Marie Auxiliatrice.

La mission de l'*Arroyo seco* avait duré sept jours. Le missionnaire, plein de consolation et d'ardeur, partit pour le Rio Nehueve — *fleuve profond*, et arriva bientôt chez M. Lucas Becerro.

V. — Le Nehueve. — Dououreux souvenir. — Le grand rocher. — L'heureuse cabane. — Un jardin délicieux.

Don Gavotto suivit le chemin de Malal-Cahuello. Après avoir passé à gué deux fleuves redoutés, le Nehueve et le Neuquén, il atteignit l'endroit désormais célèbre, où Mgr. Cagliero pensa périr, en 1887, lorsqu'il dut sauter de cheval pour échapper à une mort certaine. M. Lucas Becerro, le bon Samaritain qui soigna Monseigneur avec autant d'habileté que dévouement, accompagnait le missionnaire. Il ne manqua pas de lui donner, sur le théâtre même de l'accident, une foule de détails qui firent revivre en notre confrère la douloureuse émotion causée à Turin par la triste nouvelle.

Le *Rancho*, misérable chaumière où le pauvre évêque blessé dut passer presque un mois, n'existe plus. Une avalanche en a eu facilement raison. Mais M. et M^{me} Lucas ont voulu conserver cet emplacement historique; ils y ont établi un délicieux jardin, où abondent les *pensées*, encadrées par une bordure de roses et d'œillets.

La mission ne put être suivie par la masse de

la population ; les grands pacages et la moisson retenaient les travailleurs sur les Andes ou dans la plaine.

Les hôtes de Don Gavotto et quelques chrétiens voulurent l'escorter presque sur la rive gauche du Neuquen, à douze kilomètres, où le missionnaire allait faire sa dernière halte apostolique avant de regagner sa résidence de Chos-Malal.

VI. — Les chrétiens du Chili.

M. Vivanco se déclara heureux de transformer en chapelle provisoire une pièce de sa demeure. Le *Padre* se mit à l'œuvre ; et Dieu sait s'il abattit de la besogne. Les montagnards des Cordillères, race simple et pleine de foi pratique, fréquentent beaucoup les sacrements. Les gens de condition aisée ne sont pas moins empressés que les pauvres.

Un vent assez fort et par trop frais ôtait une partie notable de ses charmes classiques — un peu vantés, disent les habitués du métier — à la nuit passée à la belle étoile. Aussi le missionnaire et les plus robustes de la compagnie durent-ils céder les cabanes aux personnes délicates de santé, et dormir en plein air, roulés dans une peau de chèvre.

Voici un tableau fourni par Don Gavotto à Mgr. Cagliero :

Résultats de deux mois de mission dans la vallée du RIO NEUQUEN.

Localités	Confessions	Premières communions	Commun. d'adultes	Baptêmes
Malbarco	92	10	78	5
Roblecillo	112	5	98	4
Vuteleufu	17	4	11	—
Arroyo seco	105	5	92	14
Rio Nehueve	71	3	50	17
Huinganco	42	2	33	4
TOTAL.	439	29	362	44

Les baptêmes auraient été plus nombreux si les Chiliens n'avaient l'habitude, en l'absence du missionnaire, de passer les Andes pour faire baptiser leurs enfants au pays d'origine de la famille.

CHILI. — Une mission fructueuse. — Adoption de deux orphelins. — Nécessité de voyager avec des pièces en règle. — La quête de l'ermite de Chos-Malal.

Un mois plus tard, Don Gavotto fut obligé de se rendre au Chili pour divers intérêts de la Mission.

Après avoir visité Norquin et passé le Rio Tucuman, il arriva vers les premiers jours de mars dans les gorges du Rio Curileo, où il travailla durant un mois entier. Le bilan de cette station est de nature à réjouir les amis de Dieu : 800 confessions, 750 communions, 150 baptêmes et quelques mariages.

Une chapelle serait de toute nécessité dans ces parages ; les habitants de Curileo l'ont compris, et les encouragements du missionnaire hâteront certainement la construction de cette église.

Deux orphelins voulurent partir avec le *Padre* qui les adopta volontiers et les emmena avec lui au Chili. Dieu aidant, ils deviendront d'excellents catéchistes.

Nos trois voyageurs arrivèrent à Conception si dépenaillés que le directeur, Don Scavini, eut besoin d'examiner les pièces de Don Gavotto pour reconnaître un de ses confrères sous un accoutrement invraisemblable. L'identité du nouveau venu une fois constatée, ce fut à qui le fêterait.

Venu au Chili pour quêter des vases sacrés et quelques ornements, l'ermite de Chos-Malal ne retourna pas les mains vides.

De fait, en dehors des largesses de ses frères de Conception, il fut secouru aussi par ceux de Talca. Un peu de soie pour l'intérieur du tabernacle, quelques vases pour orner l'autel, un Chemin de croix, une chape et autres objets : quels trésors !

Les Sœurs de Jésus, à Talca, offrirent au missionnaire un ciboire et une chape ; et une bienfaitrice, Madame Carmen Sepulvada lui paya si largement une soutane, qu'il eut encore de quoi acheter deux verres et un peu de vaisselle. C'est le premier luxe de ce genre que se soit payé la Mission ; il est donc permis de croire que dame Pauvreté règne en souveraine à Chos-Malal.



GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE

NB. — Les personnes qui voudraient nous permettre de faire figurer en entier leur nom et leur adresse, sont priées de le spécifier en nous envoyant la relation de la grâce obtenue.

BÉNÉDICTIONS

attachées au titre de « Coopérateur Salésien. »

Une double grâce.

X*** le 18 mars 1891.

C'est le cœur débordant de joie et de reconnaissance que je vous écris.

L'an dernier — en mars — ma mère, ma tante et moi nous faisons inscrire comme *Coopératrices*, et je vous demandais de prier Marie Auxiliatrice... pour obtenir une conversion et la grâce de connaître ma vocation.

L'année ne s'est pas écoulée que la conversion demandée a été accordée, malgré les difficultés si grandes qu'elle présentait, et les grâces nombreuses que cette pauvre âme avait méprisées.

La conversion a été complète, et sans le concours d'aucune pression extérieure, sans les exhortations de personne, mais par le

seul fait de la puissance de Marie Auxiliatrice... Aujourd'hui, cette âme est non seulement revenue aux grands devoirs de la religion, mais elle mène déjà et se propose de mener toujours, soit dans le monde, soit dans l'état religieux, une vie entièrement consacrée à Dieu et aux bonnes œuvres...

Et pourquoi, mon révérend Père, ne vous dirais-je pas que cette personne si heureuse c'est moi-même qui vous écris?... Depuis de longues années, je résistais à la grâce et aux reproches de ma conscience. Le monde, qui ne juge que sur les apparences, me croyait pieuse. Hélas! mon Père... Tout s'est passé à l'intérieur, et pendant que ma vie et mes exercices religieux paraissaient bons, chacun d'eux me rendait tous les jours plus coupable... Je désespérais d'avoir jamais le courage de me convertir. *J'en étais là il y a un an, quand par bonheur la vie de Don Bosco me tomba dans les mains. La puissance de Marie Auxiliatrice me frappa;* et, malheureuse au milieu de mes fautes, triste loin de Dieu, désirant secouer ces chaînes et ne le pouvant pas, *je résolus de me faire Coopératrice pour avoir part aux prières de la grande famille salésienne: ce fut un bon mouvement. Mais je ne devins pas meilleure et ne changeai nullement; tous les jours, cependant, je demandais avec vous ma conversion.*

Enfin, un jour, *pressée comme par une force intérieure, je fus me jeter au pied d'un autel de la Sainte Vierge, et là, subitement, comme malgré moi, je me préparai à une confession générale...* Inutile de vous dire, mon Père, qu'avec la sainte absolution, la paix, le calme, le bonheur et un ardent désir de sanctification entrèrent dans mon cœur... Oh! cette date ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je ne vous ai pas fait part de suite de cette grâce, craignant que mon retour ne fût pas entier; mais, depuis six mois, tous les jours ma conversion devient chose définitive. Et maintenant que, grâce à ma céleste Protectrice, je me sens ferme dans la voie du salut, je viens en toute assurance vous certifier la grâce obtenue, croyant ne pouvoir vous l'annoncer un plus beau jour qu'en la fête du bon saint Joseph. Mon Père, si vous jugez utile à la gloire de Marie Auxiliatrice... de publier cette conversion, j'en serai heureuse, à la condition que vous ne mettiez ni mon nom, ni le nom de ma ville, mais seulement les initiales de mes deux prénoms.

Quant à ma vocation, une fois revenue à Dieu, tous mes rêves, toutes mes folles illusions sont tombés et ont fait place au seul désir de servir uniquement Notre-Seigneur qui a tant fait pour moi, — soit dans la vie religieuse, soit dans le monde, où l'on peut aujourd'hui opérer beaucoup de bien.

J'ai donc été exaucée sur les deux points

et ne saurais jamais assez chanter les louanges de ma Mère du ciel. Merci, mon révérend Père, pour vos prières et celles de vos enfants. Veuillez m'excuser de vous parler si longuement de moi; mais je suis sûre que comme prêtre vous serez heureux de voir une pauvre âme revenue à Dieu, et que comme enfant de Marie Auxiliatrice, cette nouvelle preuve de sa puissance vous sera agréable. Je vous envoie en un mandat une offrande de 25 frs... Ma mère demande une grâce importante, prêtre, si elle l'obtient, à vous envoyer une somme considérable... Je recommande ma persévérance à vos prières, et je demande particulièrement mon entier abandon à la sainte volonté de Dieu.

Le BULLETIN SALÉSIEEN est lu avec le plus religieux plaisir; et nous le faisons circuler pour tâcher de gagner de nouveaux Coopérateurs à la chère famille de Don Bosco.

M.-J.

BIBLIOGRAPHIE

Le Miracle de la charité ou Vie du Vénérable Joseph-Benoît Cottolengo (1786-1842), par le P. GASTALDI, oblat de la B. Vierge Marie. — Traduction libre de l'italien, avec l'autorisation de l'Auteur, par V. POSTEL, Prélat de la Maison de Sa Sainteté. — Un grand in-8 de XIV-469 pages. Prix: 3,00; franco 3,50.

La Typographie Salésienne de Turin vient de terminer la 4^e édition de la vie admirable d'un grand serviteur de Dieu, le vénérable Cottolengo (1). Nous saisissons cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que le regretté M^{sr} Postel a enrichi l'hagiographie française d'une excellente traduction du grand et bel ouvrage du R. P. Gastaldi. Cette traduction a été éditée par l'Œuvre de Don Bosco à Nice. *L'avertissement*, dont nous donnons le texte parmi les annonces de la couverture, explique pourquoi M^{sr} Postel a entrepris ce travail. Mais nous avons le devoir d'attirer l'attention sur un chapitre (2) qui établit comme une parenté touchante entre la France et les œuvres du vénérable Cottolengo. Ce fut, en effet, la mort navrante d'une pauvre femme de Lyon, de passage à

(1) *I Prodigî della Carità Cristiana descritti nella vita del Venerabile Servo di Dio Can. GIUSEPPE COTTOLONGO, Fondatore della PICCOLA CASA DELLA DIVINA PROVVIDENZA SOTTO GLI AUSPICI DI S. VINCENZO DE' PAOLI.* — Edizione quarta. — Tipografia Salesiana, 1892.

(2) Livre II. - LE PETIT ASILE DE LA PROVIDENCE, Chap. I.

Turin avec sa famille, qui mit au cœur du saint prêtre l'étincelle-divine de ces flammes de charité, dont une grande ville puis une région entière allaient être embrasées.

Voici l'acte de naissance, à la fois douloureux et admirable, d'une œuvre visiblement inspiré de Dieu :

Commencements de la grande Œuvre de Cottolengo.

Le 2 septembre 1827 arrivait de Milan à Turin une pauvre femme nommée Jeanne-Marie Gonet. Elle allait à Lyon, en compagnie de son mari et de trois enfants, dont l'aîné n'avait pas sept ans. L'indigente famille s'était logée dans une chambre, au quatrième étage de l'auberge de la *Vieille-Douane*, qui est sur la paroisse du *Corpus-Domini*. La mère y tomba dangereusement malade, au moment de se remettre en route. Aux cris des enfants, aux lamentations du père, accoururent des personnes charitables, qui jugèrent le meilleur de porter la malade au grand hôpital de Saint-Jean. Mais elle n'y put être admise, étant enceinte de six mois, et il fallut aller frapper à la porte de l'hospice royal de la *Maternité*. Là aussi, le règlement s'opposait à l'admission, parce que l'établissement, étant expressément destiné aux femmes près de leur terme, se fermait à celles qui ajoutaient à cette situation une maladie spéciale : et c'était ici le cas, malheureusement. On fut obligé de reporter la pauvre femme à l'auberge, où elle expira bientôt.

Cottolengo avait été appelé à lui donner les consolations de la foi avec les derniers sacrements. Les circonstances de cette mort, le désespoir du père et des enfants, la vue du cadavre, bouleversèrent son cœur et tout son être. Comment de pareilles choses pouvaient-elles avoir lieu dans un pays chrétien ? N'y avait-il pas là un vide à combler dans les œuvres de la sainte charité ? Dieu n'attend-il pas que le bon chanoine travaille lui-même à le combler ? Oui ; et il le comprend. Il n'aura plus de repos que la souffrance ne soit accueillie au même seuil, sous toutes ses formes. La victime qui vient d'expirer lui a tracé la route et le but : c'est Dieu qui parle.

Le soir (c'était un dimanche), après avoir adoré le Saint-Sacrement, il entre à la sacristie, et, tout plein de son idée, il se met à marcher à grands pas pendant quelques minutes ; puis, s'adressant au sacristain : « Tirez la cloche, » lui dit-il. — « Mais tous les offices sont terminés, répond celui-ci : on ne saura ce que cela veut dire ! » Cottolengo insiste, la cloche résonne, et quand le sacristain revient : — « Allez, lui dit-il, à l'autel de la Sainte Vierge ; ôtez le voile qui couvre la statue, allumez les cierges qui l'entourent : il s'agit de prier immédiatement la divine Mère. » Il y avait là un clerc : Cottolengo lui fait prendre un surplus, et l'un et l'autre se rendent à Notre-Dame des Grâces.

C'était bien le titre qui convenait à la situation présente, et c'était celui de l'autel de Marie dans l'église du *Corpus-Domini* ; Marie, le secours, la protection, la tendresse, ouvrant son manteau à toutes les misères désespérées ! Elle va entendre et bénir ces vœux.

Beaucoup de personnes étaient accourues au signal. On récite le chapelet et quelques autres prières. La très douce Mère avait accueilli ces

supplications ; dans le cœur de son enfant elle voyait combien pure, combien ardente était la charité. Intérieurement rassuré dans ses saintes pensées, Cottolengo se trouve subitement inondé d'une joie intérieure si vive, qu'en entrant à la sacristie il ne put s'empêcher de s'écrier : « La grâce est faite ! la grâce est obtenue ! Bénie soit à jamais la divine Vierge ! »

Il raconta à ses confrères tout ce qui venait de se passer ; ceux-ci en versèrent des larmes d'émotion. — « Je sais bien, continuait-il, que Turin est célèbre pour sa civilisation et sa richesse, que la religion est profondément gravée dans le cœur de ses habitants, que la charité chrétienne y a créé nombre d'œuvres admirables : cependant, ne pourrait-on élargir encore ce fleuve d'assistance pour les malheureux, et leur préparer un asile d'où nul ne soit jamais repoussé ? Ne pourrions-nous, nous-mêmes, disposer quelques chambres pour les abandonnés qui nous arrivent de Milan, de Suisse, de France ? Là du moins nous n'admettrions aucun motif d'exclusion. Oh ! comme Dieu bénirait, du haut du ciel, notre paroisse et nos personnes ! »

Il parlait avec un tel feu, Dieu lui communiquait une telle éloquence, que sur l'heure, sans plus délibérer, le projet fut adopté, mais à la condition que celui qui en avait proposé l'exécution en serait le directeur spécial et l'économe.

Ces bonnes dispositions des chanoines du *Corpus-Domini* étaient une marque nouvelle de la volonté de Dieu et de la bénédiction de Marie. Plein de reconnaissance et de joie, Joseph Cottolengo passa la nuit en action de grâces. Désormais donc ces pauvres, pour qui il vivait, auraient un refuge ; lui-même allait se consacrer à eux tout entier ; il trouvera sans doute des âmes chrétiennes et généreuses pour l'aider. Et qui sait ce qui pourra sortir de là ? — « Tout pour Dieu ! répétait-il ; faisons tout pour Dieu ; pour Dieu seul. »

Dès le lendemain matin, sans différer, il était à la recherche du lieu convenable. Il avisa dans une cour appelée le *Cavoretto*, plusieurs petites pièces, voisines de l'église, qu'il jugea propres aux débuts de l'œuvre, les loua, et s'appretait à y ordonner toute chose, lorsque les voisins, apprenant qu'il s'agissait d'un hospice, se plainquirent au propriétaire, et le forcèrent, pour ainsi dire, à résilier son contrat.

Cottolengo ne se décourageait pas pour si peu. — Vraiment, dit-il à un ami, le *Cavoretto* n'était qu'à moitié notre affaire ! Plantons ailleurs nos tentes, au nom du Seigneur. » Alors il prit à bail deux chambres au troisième étage de la maison Balbino, appelée l'*Arcade-Rouge*, presque en face du *Corpus-Domini*. A mesure que les chambres voisines devenaient vacantes, il les louait l'une après l'autre, au nom de la Providence, qui toujours fut son banquier : de sorte qu'au bout de quelque temps il avait neuf pièces pour ses malades. Les secours arrivaient aussi peu à peu. Parmi les enfants de Jésus-Christ, la charité est un héritage que chacun réclame.

Du reste, comme à toute entreprise utile et sainte, les contradictions ne devaient pas manquer à celle-ci. On le verra.

On débuta par quatre lits, commandés à un menuisier ; et il se trouva incontinent une bonne âme qui se chargea de les payer, et d'autres lits encore s'il devenait nécessaire. Un personnage que nous voyons ici surgir, Rolando, qui venait de se dévouer au saint prêtre pour le servir,

pour l'assister en tout, apporta ces couchettes sur ses épaules. — « Les lits, dit Cottolengo, sont prêts; ce qui nous manque, ce sont les malades à mettre dedans. Vraiment Celui qui nous a donné les premiers nous donnera bien aussi les autres. »

Dix ans plus tard, après les merveilles que nous rapporterons, Cottolengo disait à Rolando: « Vous souvenez-vous de ce jour où vous apportiez péniblement les lits, de la maison du menuisier à nos petites chambres de l'*Arcade-Rouge*? — Et comment pourrais-je oublier cela? répond celui-ci. Ce sont des choses que la mémoire ne perd point aisément. — Eh bien! continue le vertueux chanoine, auriez-vous jamais prévu qu'un jour nous verrions dans notre établissement un si grand nombre de lits qu'à peine pouvons-nous les placer? Voyez ce que c'est que la Providence, et comme il faut non seulement avoir confiance en elle, mais se jeter dans ses bras! » Et son visage exprimait le sentiment de la gratitude la plus vive.

L'œuvre commençant à être connue, des bienfaiteurs envoyèrent les objets les plus indispensables, linge, vieux meubles, couvertures de coton ou de laine, toile pour les pansements, etc. Pour le fondateur, il était tout à son travail d'organisation: distribuer le mobilier, disposer les chambrettes, réparer ce qui en avait besoin. Il s'était fait à la fois ordonnateur et ouvrier, aide du maçon, du menuisier, du serrurier, préparateur du mortier; il entendait présider à tout, afin que rien ne fût négligé ou mal fait. Quant à la dépense, son principe était toujours: « La Providence du bon Dieu est là! »

Ce fut le 17 janvier 1828, fête de Saint-Antoine, qu'il installa ses deux premiers malades; ils devaient, selon son expression, « sanctifier par leurs souffrances l'humble établissement. » Deux autres leur furent adjoints peu après; puis on vint à huit, et enfin à vingt-sept, tout ce qu'en pouvait contenir l'hôpital.

Voilà donc bien réalisé, au sein de la capitale, l'idée que tout jeune il avait eue, lorsqu'il mesurait la maison paternelle pour s'assurer combien elle pouvait contenir de malades! O sainte foi catholique, ce sont là de tes merveilles, et seule tu les produis!

Mais il fallait aussi des coopérateurs animés d'un zèle semblable. Et d'abord un médecin, doué tout à la fois de savoir, d'expérience et de bonne volonté. La Providence le tenait tout prêt: ce fut le docteur Laurent Granetti, depuis quelque temps établi à Turin, et tout au service des malheureux. Cottolengo l'avait rencontré plus d'une fois dans les mansardes des pauvres. Il lui fit une visite, exposa son désir, et dès ce moment le charitable docteur fut à lui. « Cet homme de Dieu, ce bon chanoine, disait-il ensuite, m'avait pris mon cœur. » Et ces deux cours étaient faits pour battre à l'unisson. Granetti n'épargna jamais ni ses soins, ni ses démarches, ni ses peines. On ne saurait dire de quelle vigilance, de quelle tendresse il environnait ses malades, quelle application il apportait à leur soulagement, avec quel respect il les traitait: les plus hauts seigneurs n'en eussent pas obtenu davantage. Il ne se bornait pas, du reste, à l'exercice de son art dans ce refuge de la misère; il se fit le coadjuteur, le lieutenant de Cottolengo pour tout ce qui rentrerait dans le développement, le gouvernement et l'entretien de la maison.

Il fallait maintenant songer aux médicaments.

Admirons encore ici la divine bonté. Le pharmacien de la cour, Paul Anglesio, chrétien édifiant, pénitent de Cottolengo, s'empressa de tout offrir gratuitement, à la condition que cette générosité ne serait point divulguée; et, quand il mourut, il recommanda à son fils de continuer cette belle œuvre. Encore ne devons-nous pas omettre de dire que, dans sa foi, il donnait les premières qualités des remèdes, comme il eût fait pour la personne même du roi.

Une association pieuse de Turin, celle de *Saint-Paul*, instituée pour le salut temporel et éternel des pauvres, ayant appris ce qui se passait, décida qu'elle contribuerait aux dépenses les plus urgentes.

Un autre appui se déclarait en même temps: c'était le chevalier Ferrero. Possesseur d'une grande fortune, plus riche encore de charité évangélique, il était tout dévoué au saint prêtre, et il contribua amplement à l'œuvre nouvelle. C'était une de ces natures précieuses qui savent faire le bien, et le bien faire. Humble, adonné à l'oraison, son bonheur fut de servir Notre-Seigneur dans ses membres souffrants. Quelle joie il éprouva lorsque Dieu eut béni tant d'efforts, et que le grain de sénévé se fut développé en un grand arbre! En mourant, il légua son mobilier, son linge et une somme de cent mille francs à l'œuvre de Cottolengo.

L'institution s'affermissait ainsi merveilleusement. Un jour, le pieux fondateur rencontre son frère, le dominicain P. Albert, et lui dit: « Viens avec moi. » Ils arrivent à l'hôpital, parcourent les chambres et les lits, le religieux admirant toute chose, Cottolengo lui expliquant ses projets et ses espérances. Le P. Albert lui demanda comment il osait compter sur des ressources suffisantes, et quel besoin avait Turin d'une maison de ce genre. — « Qui sait, lui répond le chanoine, qui sait ce que veut encore la Providence? Ce n'est point à nous d'interroger le Seigneur, mais de seconder ses désirs. Et maintenant, frère, sais-tu quelle fut l'origine du grand hôpital de Saint-Jean? — Non, dit Albert. — Eh bien, je vais te l'apprendre: le tout a débuté par deux ou trois lits dans le clocher de l'église. — A la bonne heure! reprend le dominicain: est-ce que tu prétendrais arriver aussi à créer un hôpital? — Un hôpital? oh non; je n'y ai jamais pensé; mais enfin Dieu peut tout, et qui sait ce qu'il fera sortir de ceci? »

Dieu était là en effet, procurant, à l'heure voulue, toutes les choses nécessaires, assurant les protecteurs, amenant les malades, bénissant le petit asile. En ces premiers temps, l'excellent chanoine tenait d'exactes registres; plus tard, lorsque la fondation fut complète, il renonça tout-à-fait à ces notes.

Sa sœur Thérèse vint de Bra pour le voir. Comme elle s'effrayait d'une si lourde entreprise et des sommes qu'il y fallait consacrer, Cottolengo lui dit: « La Providence! Écoute: pas plus tard qu'hier, en faisant mes comptes, je me trouvais un déficit de dix francs, lorsqu'on sonne à la porte: une personne inconnue me remet dix francs sans dire un mot, et se retire. Que veux-tu que je te dise? la Providence! le Seigneur! »

La maison fut appelée la *Piccola-Casa*, le *Petit-Asile de la divine Providence*. Comme c'était le 17 janvier, jour de Saint-Antoine, qu'y avaient été admis les deux premiers malades, Cottolengo voulut que cet anniversaire s'y fit chaque année avec solennité, au chant du *Te Deum* et que le pré-

dicateur ne manquât point de raconter l'histoire de la pauvre Lyonnaise qui avait donné lieu à l'établissement charitable.

Quand le saint fondateur de la *Piccola Casa* — où la Providence entretient actuellement plus de quatre mille malades — alla recevoir sa récompense, en 1842, notre bien-aimé Père Don Bosco, prêtre depuis un an à peine, commençait son apostolat dans le quartier de Valdocco et à quelques pas de l'Œuvre merveilleuse que la charité d'un ardent ami des pauvres de Jésus-Christ y avait fait surgir et prospérer.

Les amis de Don Bosco verront dans cette circonstance un motif de plus de se procurer une *Vie* dont le style alerte et le charme pieux sont les moindres attraits.

LIBRERIE SALÉSIENNE DE L'ORATOIRE SAINT-LÉON

9, Rue des Romains, Marseille.

ŒUVRES DU T. R. P. EYMARD

fondateur de la Congrég. du T. S. Sacrement

extraites de ses écrits, recueillies de ses instructions

LA DIVINE EUCHARISTIE, 4 vol. in-18.

I. — La présence réelle. Méditations sur la vie et les vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. — Approuvé par Nosseigneurs de Carcassonne et de Tarbes. — 7^e éd. 1 vol. in-18 2 fr.

II. La Sainte Communion. Méditations sur la communion et la vie d'union à Jésus-Eucharistie. — Approuvé par Nosseigneurs de Tarbes, de Carcassonne et de Salamanque. — 7^e édit. 1 vol. in-18 2 fr.

III. Retraites aux pieds de Jésus Eucharistie, approuvé par Monseigneur l'Évêque de Salamanque. — 6^e édition. 1 vol. in-18 . . . 1 fr. 75

VI. L'Eucharistie et la perfection chrétienne, comprenant les instructions données dans ses retraites à des religieux. Approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Chambéry. — 4^e édition. 1 vol. in-18 2 fr. 75

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Mai-Juin 1892.

France.



S. G. M^{sr} Jean-Joseph Marchal, archevêque de Bourges.

S. G. M^{sr} Jacques-Théodore Lamarche, évêque de Quimper.



AIX : M. l'abbé Jean Cassély, vicaire, Septèmes.

ARRAS : M. l'abbé Beugin, curé de Saint-Géry, Arras.

FRÉJUS : M. le chanoine Cougit, Callas.
PARIS : M. l'abbé Lesmayoux, curé, Boulogne-s.-Seiuc.

QUIMPER : M. le chanoine Bellec, curé de Saint-Sauveur, Brest.



MEAUX : M^{me} Jeanne-Françoise Nonat, religieuse de la Visitation, Meaux.



AIX : M^{me} Marie-Claire-Emma Suquet, née Arnaud, Aix.

— M. Ibac, Salon.

ARRAS : M^{me} Stievenart, Béthune.

BESANÇON : M^{me} V^{ro} Fischesser, Beaucourt (Bel-fort).

— M^{me} d'Orival, Besançon.

— M^{me} Brandebergh, Vesoul.

— M^{me} Cordier, Vesoul.

— M^{lle} Victoire Camuset, Gésincourt.

— M^{lle} Hermoza Jeaneler, Charquemont.

CAMBRAI : M. le général Duchesne, Lille.

— M. Émile Dujardin, Seclin.

FRÉJUS : M^{lle} Anaïs Carbonel, Toulon.

— M^{lle} Sabine Sigaud, Pierrefeu.

LAVAL : M. le baron de Plazanet, château de la Ducherie.

LIMOGES : M^{me} Palant, Limoges.

NICE : M^{me} Chanel, Nice.

PARIS : M. L. Grilhaut des Fontaines, Paris.

SAINTE-BRIEUC : M^{me} la comtesse de Breignon, Dinan.

SOISSONS : M. Louis-Ernest-Frédéric Babled, Craonne.

TARBES : M^{lle} Autoinette Peyret, Lourdes.

VERSAILLES : M^{me} Le Masson, Versailles.

Étranger.



BAVIÈRE : M. l'abbé Georges Hofmann, curé, Hebertsfelden.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO, 1892 - Imprimerie Salésienne.